

Peter Granser

Collateral damage of the colourful dream

Coney Island, parc d'attraction plus que centenaire et de réputation mondiale. Sun City, resort pour vieux riches sous bonne garde, beaucoup plus confidentiel. Le syndrome d'Alzheimer qui ruine la mémoire et l'identité ; les Européens adeptes contre-nature du look cow-boy, les fans et les sosies d'Elvis en congrégation serrée, les anachronismes tape-à-l'œil dont se pare l'Autriche (son pays natal) pour aguicher le touriste... Peter Granser aime les sujets forts, les territoires insolites, les images à double fond. *View* a choisi de pousser, en grand angle, deux portes de son univers en construction, l'un des plus affûtés et des mieux charpentés du documentaire contemporain...

Coney Island, meer dan honderdjarig attractiepark met wereldwijde reputatie. Sun City, resort voor oude rijken, goed beveiligd en ook veel meer beperkt tot een kleine groep. Het Alzheimersyndroom dat het geheugen en de identiteit ernstig aantast; de Europeanen, adepten van de tegennatuurlijke *cow-boylook*, de fans en lookalikes van Elvis opeengepakt tijdens een samenkomst, de in het oog springende anachronismen waarmee Oostenrijk [zijn geboorteland] pronkt om de toerist te lokken... Peter Granser houdt van sterke onderwerpen, van ongewone territoria, van beelden met een dubbele bodem. *View* heeft ervoor gekozen om twee poorten van zijn universum in aanbouw wijd open te zetten, universum dat één van de meest aangescherpte en best onderbouwde is binnen de hedendaagse documentaire fotografie...

Coney Island, an amusement park over a hundred years old and famous all over the world. Sun City, resort for old, rich people under heavy guard, much more confidential. Alzheimer's disease which ruins the memory and identity; the Europeans who are fans of the cowboy look, contrary to nature, Elvis fans and look-alikes in close congregation, the showy anachronisms assumed by Austria (his native country) to charm tourists... Peter Granser likes strong subjects, unusual territory and images with double backgrounds. View has chosen to push wide open a couple of doors to the universe he is building, one of the sharpest and best structured in contemporary documentary...

Que le hot dog (qui est probablement, après la femme, le loisir qui avilit le plus l'homme, surtout sans moutarde) ait été inventé il y a plus d'un siècle à Coney Island, aurait pu, aurait dû suffire à voir rayer de la carte ce lieu d'aussi sinistre mémoire. Mais le lieu résiste, tient bon. Lieu étrange, à présent semi-fantomatique et pourtant encore plein de vie, hanté par son passé fastueux, sa décadence, ses modifications renouvelées (parfois en vain), ses inachèvements. Lieu entre déréliction et modernité, entre angoisse et divertissement, perdu dans la contemplation de sa propre image incertaine, tremblante. Coloré et terni à la fois, et prêt à débiter les clichés et les caricatures avec la frénésie d'une machine à pop-corn. Ce lieu, Peter Granser nous donne pourtant envie de l'aimer, au moins un peu, et de le connaître mieux.

Honteusement pillé et traduit par une flopée de sites internet qui "omettent" de citer leurs sources (c'est devenu coutume), l'avant-propos de Vicki Goldberg, dans le livre publié par Hatje Cantz, révèle au lecteur européen moyen – et peut-être même au lecteur américain – un luxe de détails étonnants sur ce parc d'attraction qui

Dat de hot dog [die vermoedelijk, na de vrouw, de favoriete hobby is die de man het meest in diskrediet brengt] meer dan een eeuw geleden op Coney Island zou zijn uitgevonden, had mogen en moeten volstaan om deze plaats, met zo'n sinistere herinnering, te zien schrappen van de kaart. Maar de plaats biedt weerstand, houdt stand. Vreemde plaats, tegenwoordig semi-spookachtig en toch vol leven, achtervolgd door zijn luisterrijk verleden, zijn decadentie, zijn [soms vruchteloos] hernieuwde wijzigingen, zijn onvolmaaktheden. Plaats tussen verlatenheid en moderniteit, tussen angst en verstrooiing, verloren bij het aanschouwen van zijn eigen onzeker, bevend imago. Gekleurd en dof tegelijkertijd, en klaar om de clichés en de caricaturen te debiteren met de bezetenheid van een pop-cornmachine. En nochtans geeft Peter Granser ons zin om, tenminste een beetje, van die plaats te houden en om ze beter te leren kennen.

Schandelijk gepikt en vertaald via een reeks internetsites die "vergeten" hun bronnen te vermelden [wat gemeengoed is geworden], onthult het voorwoord van Vicki Goldberg, in het boek dat uitgegeven is door Hatje Cantz, aan de gemiddelde Europese lezer – en misschien zelfs aan de

The fact that the hot dog (which after women, is probably the leisure activity which most debases man, especially without mustard) was invented over a century ago on Coney Island, could have, should have, been sufficient to see a place with such sinister memories wiped from the map. But the place resists, stands firm. It is a strange place, now half-ghostly and yet still full of life, haunted by its sumptuous past, decadence, renewed changes (sometimes in vain) and its incompleteness. It is a place between dereliction and modernity, between anguish and entertainment, lost in the contemplation of its own uncertain, trembling image. It is simultaneously coloured and tarnished, and ready to turn out clichés and caricatures with the frenzy of a pop-corn machine. Nevertheless, Peter Granser makes us want to like it, at least a little, and to get to know it better.

Shamefully plundered and reflected by masses of websites which "omit" to quote their sources (it has become custom), the foreword by Vicki Goldberg, in the book published by Hatje Cantz, reveals to





Recruiting Station, 2002, from the series & the book "Coney Island" © Peter Granser / courtesy Fifty One Fine Art Photography

fut, un jour, le plus célèbre et le plus visité au monde... Ancienne île devenue péninsule, située à l'extrême sud de Brooklyn (New York), Coney Island est à elle seule le symbole de la société américaine du siècle dernier, dont l'expansionnisme économique se doublait d'une quête frénétique de loisir et de divertissement. C'est après la guerre civile, dans la foulée de l'industrialisation et de la croissance fulgurante des grandes villes modernes, que les New-yorkais s'en entichèrent, la transformant en un lieu de promenade, d'amusement et de vacances. On y construisit des hôtels, des restaurants, des champs de courses ; des plages et des parcs furent aménagés. Le premier carrousel était installé dès 1876 et rapidement, les parcs d'attraction se sont multipliés. A Steeplechase Park, qui ouvre ses portes en 1897, les visiteurs font des courses de chevaux mécaniques ; Luna Park ouvre en 1903 et s'autoproclame "paradis électrique"; Dreamland, inauguré en 1904, propose des simulations d'expéditions sous-marines, de promenades aériennes et un spectacle (interactif !) de combat contre les flammes qui ravagent un immeuble...

Ses innombrables attractions faisaient de Coney Island un lieu paisible, convivial et unique, un "mechanical Promised Land", comme le dit Vicki Goldberg, une utopie dignotante pour classes moyennes et ouvrières, un paradis sur terre à portée de toutes les familles et de toutes les bourses. Le pouvoir d'achat grandissant remplissait de nouvelles plages, celles du temps libre, et le dépaysement tapissait ces allées où l'on a pu croiser Freud (dont le projet d'écrire une *psychanalyse du hot dog* est hélas resté lettre morte), Maxime Gorki, mais aussi des éléphants, des chameaux ou, parfois, des phénomènes de foire. La fée électricité turbinait ferme : de 1880 au début des années 1940, Coney Island concentrait le plus grand nombre de manèges et de spectacles de tous les Etats-Unis et attirait plusieurs millions de visiteurs chaque année. (Comme le rappelle l'historienne dans son introduction, l'endroit drainait d'ailleurs, proportionnellement à la population de l'époque, davantage de monde que ne le font les parcs d'attraction américains actuels, plus grands et plus modernes.)

De cette incarnation heureuse "de la révolution industrielle, de la société des loisirs et de la culture du spectacle" (Goldberg encore), l'image a bien changé... Des projets immobiliers aberrants ont, dans les années soixante, forcé certains groupes qui s'y étaient installés à aller voir ailleurs ; l'arrivée, pacifique ou moins pacifique, en tant que visiteurs ou en tant que résidents, de communautés de Noirs rendit frileuses les bonnes familles blanches de la middle-class. Coney Island s'est, au fil des années septante, embourbé dans une réputation – et une réalité – faite de crime, de délinquance, de prostitution et de petits trafics divers. Il reste désormais, pour l'essentiel, un musée rempli de souvenirs et un seul parc. Moins de paillettes, de liesse, de strass ; plus de néons pour souligner le côté artificiel du mauvais goût, faire tourner la grande roue à illusions...

Granser capte un mélange presque éteint, tirant sur le pastel, de gaieté banale et de néant angoissant, d'humour froid et de mélancolie, d'horreur et de rêve aux couleurs passées : ce qu'il appelle le "merveilleux charme morbide" de l'île. Il témoigne de l'évolution d'un mythe progressivement voué à l'abandon. Pourtant, lorsqu'il a commencé ses prises de vue il y a sept ans, l'économie avait peu ou prou repris du collier sous forme d'investissements immobiliers ou touristiques, et par un certain volontarisme des autorités municipales. Depuis, les plages se remplissent à nouveau à certaines heures, même si elles peinent à masquer la solitude. Entre graffiti, rouille et grillages, l'objectif de

Amerikaanse lezer – een overvloed aan verrassende details over dit attractiepark dat ooit het beroemdste en het meest bezochte van heel de wereld was... Vroeger een eiland, dat schiereiland is geworden, in het uiterste zuiden van Brooklyn [New York], is Coney Island op zich het symbool van de Amerikaanse samenleving van de vorige eeuw, samenleving waarvan de economische expansiepolitiek gepaard ging met een bezeten op zoek gaan naar vrije tijd en ontspanning. Het is na de burgeroorlog, in het spoor van de industrialisatie en de bliksemsnelle groei van de grote moderne steden, dat de inwoners van New York er verzet op raakten en het transformeerden tot een plaats voor wandelingen, amusement en vakantie. Men bouwde er hotels, restaurants, renbanen; stranden en parken werden aangelegd. De eerste draaimolen werd geïnstalleerd in 1876 en zeer snel namen de attractieparken toe. In Steeplechase Park, dat zijn deuren opent in 1897, nemen de bezoekers deel aan mechanische paardenrennen; Luna Park opent in 1903 en roept zichzelf uit tot "elektrisch paradijs"; Dreamland, ingehuldigd in 1904, biedt simulaties van onderwaterexpedities aan, van ruimtewandelingen en een [interactief !] spektakel van het gevecht tegen de vlammen die een gebouw verwoesten...

Zijn ontelbare attracties maakten van Coney Island een rustige, gezellige en unieke plek, Vicki Goldberg spreekt van een "mechanical Promised Land", een knipperlucht utopie voor de midden- en arbeidersklassen, een paradijs op aarde binnen het bereik van alle families en alle beurzen. De toename van de koopkracht deed de nieuwe stranden vollopen, de stranden van het vrije tijdsotisme, en de verandering van gewoonten vulde de lanen waar men Freud tegen het lijf had kunnen lopen [Freud van wie het project een *psychoanalyse van de hot dog* te schrijven, helaas dode letter is gebleven] of Maxim Gorki, maar ook olifanten, kamelen of, soms, fenomenen van de foer. De fee elektriciteit sloofde zich ferm uit: van 1880 tot begin jaren '40 vond men op Coney Island het grootste aantal draaimolens en shows van heel de Verenigde Staten en trok het elk jaar verschillende miljoenen bezoekers. [In haar inleiding herinnert de historica er ons aan dat, in verhouding tot de toenmalige bevolking, die plek meer volk lokte dan de huidige Amerikaanse attractieparken, die nochtans groter en moderner zijn.]

Het beeld van die gelukkige incarnatie "van de industriële revolutie, de vrije tijdsmaatschappij en de showcultuur" [dixit Goldberg] is totaal gewijzigd... Absurde immobilienprojecten hebben, in de jaren zestig, sommige groepen bewoners verplicht te verhuizen; de vreedzame of minder vreedzame komst, zowel als bezoekers dan als bewoners, van gemeenschappen van Zwarten bezorgde de goede blanke middle-classfamilies huiveringen. In de loop van de jaren zeventig raakte Coney Island verstrikt in een reputatie – en een realiteit – van moord, criminaliteit, prostitutie en illegale handeltjes. Voortaan blijft er hoofdzakelijk nog een museum vol souvenirs en één enkel park. Minder pailletten, uitgelatenheid en glitter; meer neons om de artificiële zijde van de slechte smaak te onderstrepen, om het grote rad van illusies te doen draaien...

Met een voorliefde voor pastelkleuren, legt Granser een bijna uitgebluste mengeling vast van banale vrolijkheid en angstaanjagend niets, van flegmatieke humor en melancholie, van verschrikking en droom in fletse kleuren: hij noemt het de "schitterende morbide charme" van het eiland. Hij getuigt van de evolutie van een mythe, geleidelijk gewijd aan de verwaarlozing. Nochtans, toen hij zeven jaar geleden zijn opnamen begon, was de economie min of meer aan het aanzwengelen dank zij investeringen in immobiliën en toerisme, en ook door een zeker voluntarisme van de stedelijke overheid. Sindsdien zijn op bepaalde uren de stranden weer bevolkt, zelfs wanneer deze moeite hebben om de verlatenheid te maskeren. Tussen graffiti, roest en traliewerk kruist het objectief van Granser dan enkele nieuwsgierige slenteraars en bezoekers – komisch, meelijwekkend, kwetsbaar –

the average European reader – and perhaps even the American reader – a wealth of surprising detail on this amusement park which was, once, the most famous and most visited in the world. Formerly an island which became a peninsula, located at southernmost point to Brooklyn (New York), Coney Island is itself the symbol of American society last century, whose economic expansionism was twinned with a frenetic quest for leisure and entertainment. It was after the civil war, in the thick of industrialisation and the sudden growth of modern cities, that New Yorkers became infatuated with it, and transformed it into a place to walk, for amusement and holidays. Hotels, restaurants and racecourses were built there; beaches and parks were laid out. The first merry-go-round was installed in 1876 and the amusement parks quickly multiplied. At Steeplechase Park, which opened its doors in 1897, visitors raced on mechanical horses; Luna Park opened in 1903 and proclaimed itself an "electrical paradise"; Dreamland, opened in 1904, offered simulated submarine trips, flights and an (interactive!) fire fighting show where a building is ravaged by flames...

Its many attractions made Coney Island a peaceful, convivial and unique place, a "mechanical Promised Land", as Vicki Goldberg calls it, a blinking utopia for the middle and working classes, a heaven on earth within the reach of all families and all budgets. The increasing purchasing power filled new gaps, including free time, and the change of scenery carpeted these alleys where one could have bumped into Freud (whose project to write a psychoanalysis of the hot dog alas went unheeded), Maxime Gorki, but also elephants, camels or sometimes, fairground freaks. The electricity fairy slaved away: from 1880 to the early 1940s, Coney Island contained the largest number of rides and shows in the whole of the United States and attracted several million visitors each year. (As the historian reminds us in her introduction, in proportion with the population at the time, the place channelled as many people as larger, more modern American amusement parks do today.)

From this happy incarnation of "the industrial revolution, the leisure society and the culture of the spectacle" (Goldberg again), the image has changed a lot. In the 1960s, aberrant housing projects forced certain groups who were living there to go and see what was elsewhere; the arrival, peaceful or not so peaceful, as visitors or residents, of Black communities left the good, white, middle-class families cold. During the 1970s, Coney Island got bogged down in its reputation – and the reality – of crime, delinquency, prostitution and various types of peddling. For the most part, only a museum filled with memories and a single park still remain. Fewer sequins, jubilation, less costume jewellery; more neon lights to highlight the artificial side of bad taste, and keep the big wheel of illusions turning.

Granser captures a mix which has almost extinguished, drawing on pastels, banal cheerfulness and distressing nothingness, cold humour and melancholy, horror and dreams in long-faded colours: what he calls the "marvellous morbid charm" of the island. He shows the development of a myth progressively destined for neglect. However when he started taking his shots seven years ago, the economy had more or less picked up in the form of real estate or tourism investment, and with a certain amount of will from the local authorities. Since then, the beaches now fill up again at certain times, even if they have trouble masking the solitude. Among graffiti, rust and wire fencing, Granser's camera picks up some curious onlookers





Beach 01, 2000, from the series & the book "Coney Island" © Peter Granser / courtesy Fifty One Fine Art Photography

Granser croise alors quelques badauds et visiteurs – comiques, pitoyables, fragiles –, qui arborent les emblèmes d'une culture de l'entertainment devenue équivoque, le dernier accessoire populaire à la mode, leurs muscles, ou tout simplement leur sac à provisions. Dans cet endroit que le photographe trouve "parfois drôle, parfois étrange, parfois tragique et parfois mélancolique, exactement comme la vie", c'est à certains moments le simple vol des oiseaux dans un ciel vide qui attire le mieux le regard, comme une respiration dont Coney Island a besoin et qu'elle cherche à retrouver... Ou pour oublier que le rêve américain élimé se résume peut-être à présent à des slogans pour baraque foraine : Shoot Saddam! (sic – avec des balles de couleur), ou plus agressif encore: Buy Hot Dogs!

À première vue, le travail de Peter Granser ressemble à celui d'un héritier du documentaire allemand (Auguste Sander au loin, les Becher et Gursky plus près de nous), qui aurait croisé Weegee et Diane Arbus en chemin (rencontres qui ne laissent jamais intact – tous deux ont d'ailleurs photographié à Coney Island, et le premier y a réalisé l'une de ses images de foule les plus célèbres), et qui enfin serait tombé dans l'ironie et dans la couleur en rencontrant Martin Parr, pour n'en plus sortir. Et finalement c'est d'ailleurs à peu près exactement ce qu'il est, mais avec une diversité de nuances et une richesse de parcours qui méritent mieux qu'un tel raccourci...

Né en 1971, entièrement autodidacte, Peter Granser a débuté en tant que photojournaliste pour les journaux, les magazines. Il a ensuite entamé des projets personnels (avec un nouveau format et en essayant différents films – il travaille à présent au moyen format). Touché par le travail d'Arbus et attiré par les mêmes gens qu'elle, il dit apprécier les coloristes Eggleston et Shore, mais la rencontre décisive qui lui fera quitter le noir et blanc sera bel et bien celle de Martin Parr, en 1997. Il saura toutefois prendre ses distances avec la veine caricaturale et les couleurs criardes de l'Anglais, pour leur préférer une approche plus douce, frontale, posée, et surtout traitée dans des couleurs désaturées, presque laiteuses, délavées comme un dessin au calque; cela tient à son utilisation des pellicules et du papier et, apparemment, à une légère surexposition, mais en aucun cas à un traitement digital. En 2000, l'amorce du projet Sun City sonne bel et bien pour lui comme un nouveau départ, et il mène depuis plusieurs projets de front ("en tranches", pourrait-on dire, en référence au solide collectif Piece of Cake dont il fait partie). Cela lui permet, comme le pointe Caroline Heurtault, d'oser des juxtapositions suggestives et audacieuses dans ses publications en livre ou en magazine: "Oubli et reconnaissance semblent se côtoyer dans ces [images], sans jamais vraiment se rencontrer". Cet aspect se renforce lorsqu'en 2001, dans la foulée du Joop Swart Masterclass, prestigieux atelier pour photojournalistes organisé par le World Press Photo, il décide d'aborder le thème imposé – l'identité – par son opposé. La maladie d'Alzheimer, en effet, défait les mémoires et trouble l'identité bien plus qu'elle ne les affirme ou ne les construit, mais précisément la lutte n'en devient que plus intense dans les images de Granser, entre ces gros plans de visages vieillissants, ridés, marqués, et le fond blanc qui menace, comme un brouillard, de les déposséder d'eux-mêmes et de les livrer à l'oubli.

Cette série, probablement sa plus intime, est assez unique dans le travail de Peter Granser qui aborde plus souvent la question de l'identité sous l'angle des signes d'appartenance culturelle ou des modes de vie collectifs, dans un parcours photographique d'une

die de symbolen tentoonspreiden van een entertainmentcultuur die dubbelzinnig geworden is, het laatste populaire accessoire dat in de mode is, hun spieren, of eenvoudigweg hun voorraadtas. In die omgeving die de fotograaf "soms grappig, soms bevreemdend, soms tragisch en soms melancholisch, zoals het leven zelf" vindt, is het op bepaalde ogenblikken een vlucht vogels in een lege hemel die het meest de aandacht trekt, als een herademing die Coney Island nodig heeft en waarop het naar op zoek is... Of om te vergeten dat de versleten Amerikaanse droom tegenwoordig samengevat wordt in kermislogans: Shoot Saddam [sic – met paint balls], of nog agressiever: Buy Hot Dogs!

Op het eerste gezicht lijkt het werk van Peter Granser op dat van een erfgenaam van de Duitse documentaire fotografie [August Sander destijds, de Bechers en Gursky dichter bij ons], die onderweg Weegee en Diane Arbus zou gekruist hebben [ontmoetingen die je nooit onberoerd laten – beiden hebben trouwens gefotografeerd op Coney Island, eerstgenoemde realiseerde er één van zijn beroemdste beelden van een massa volk], en die tenslotte zou terechtkomen in de ironie en de kleur door een ontmoeting met Martin Parr, om er nooit meer uit weg te geraken. En uiteindelijk is het trouwens ongeveer juist dat, wat hij is, maar met een diversiteit aan nuances en een rijk parcours, die meer verdienen dan een dergelijke samenvatting...

Geboren in 1971, volledig autodidact, debuteert Peter Granser als fotojournalist voor kranten en tijdschriften. Daarna zet hij persoonlijke projecten op het getouw [met een nieuw formaat en met het uittesten van diverse films – tegenwoordig werkt hij op middenformaat]. Getroffen door het werk van Diane Arbus en aangetrokken door dezelfde mensen als zij, zegt hij de coloristen Eggleston en Shore te appreciëren, maar de beslissende ontmoeting die hem de zwart-wit fotografie zal doen verlaten is deze met Martin Parr in 1997. Alleszins zal hij afstand nemen van de karikaturale inspiratie en de schreeuwerige kleuren van de Engelsman, om de voorkeur te geven aan een zachtere, frontale, geposeerde benadering, behandeld in gedesatureerde, bijna melkachtige kleuren, flets zoals een tekening op kalk; dit komt door de films en het papier dat hij gebruikt, maar in geen enkel geval door een digitale behandeling. De aanzet van het Sun City project in 2000 luidt voor hem goed en wel een nieuwe start in, en sindsdien werkt hij aan diverse projecten tegelijkertijd ["in schijfjes" zou men kunnen zeggen, refererend naar het degelijk collectief "Piece of Cake" waarvan hij deel uitmaakt].

Dit laat hem toe, zoals Caroline Heurtault het aanstipt, in zijn boek- of tijdschriftpublicaties suggestieve en gedurfde combinaties van foto's te maken: "Vergetelheid en herkenning lijken [in die beelden] met elkaar in aanraking te komen, zonder elkaar ooit echt te ontmoeten". Dit aspect wordt nog versterkt wanneer in 2001, in aansluiting op de Joop Swart Masterclass, prestigieuze werkplaats voor fotojournalisten georganiseerd door World Press Photo, hij beslist het opgelegde thema – identiteit – te benaderen via zijn tegengestelde. Inderdaad, de ziekte van Alzheimer takelt het geheugen af en verstoort de identiteit, eerder dan dat ze deze bevestigd of opbouwt, maar juist hierdoor wordt de strijd nog intenser in de beelden van Granser, tussen die close-ups van oude, gerimpelde, getekende gezichten en de witte achtergrond die, lijk een mist, dreigt hen hun identiteit te ontnemen en hen over te leveren aan de vergetelheid.

Deze reeks, waarschijnlijk zijn meest intimistische, is eerder uniek in het werk van Peter Granser, die vaker de identiteitskwestie benadert vanuit de gezichtshoek van tekens van een culturele samenhang of van collectieve levenswijzen, binnen een uiterst coherent fotografieparcours [parcours dat hem reeds heel wat prijzen opgeleverd heeft en zeker niet van de minste,

and visitors – comic, pitiful, fragile – who sport the emblems of an entertainment culture which has become equivocal, the latest, popular fashion accessory, their muscles, or simply their shopping bag. In this place which the photographer finds "sometimes funny, sometimes strange, sometimes tragic and sometimes melancholic, exactly like life", there are certain moments where something as simple as birds flying in an empty sky best attracts the eye, like a breath of air Coney Island needs and is trying to find again... Or to forget that the threadbare American dream is perhaps summed up at present by slogans for a fairground stall: Shoot Saddam! (sic – with coloured bullets), or even more aggressive: Buy Hot Dogs!

At first sight, Peter Granser's work resembles that of an heir of the German documentary (Auguste Sander from some time ago, the Bechers and Gursky more recently), which encountered Weegee and Diane Arbus along the way (encounters which never leave intact – both have taken photographs on Coney Island, and the former took one of his most famous crowd pictures there), and which eventually lapsed into irony and colour upon meeting Martin Parr, never to leave. And ultimately, that is more or less what it is, but with a whole range of nuances and a richness obtained through the journey which is so much more deserving than such a shortcut like that.

Born in 1971, and entirely self taught, Peter Granser started out as a photojournalist working for newspapers and magazines. He then undertook personal projects (with a new format and trying out different films – he is currently working with medium format). He was moved by Arbus' work and attracted to the same people as her, he says he appreciates the colourists Eggleston and Shore, but the decisive encounter which well and truly made him leave black and white behind was with Martin Parr, in 1997. He does however keep his distance from the caricatural vein and the loud colours of the Englishman, preferring a softer, more direct, posed approach and in particular using desaturated almost milky colours, toned down like a tracing; this is in keeping with his use of films and paper and, apparently, slight overexposure, but never digital processing. In 2000, the start of the Sun City project was really like a new start for him and he has since led several projects at the same time ("in slices", we could say, in reference to the solid collective, Piece of Cake, to which he belongs). This allows him, as Caroline Heurtault points out, to dare to try suggestive and audacious juxtapositions when his work is published in books or magazines: "Oblivion and recognition seem to sit side by side in his [images], without ever really meeting". This aspect was reinforced in 2001, in the Joop Swart Masterclass, a prestigious workshop for photojournalists organised by World Press Photo, when he decided to cover the given theme – identity – inversely. Alzheimer's disease effectively destroys memories and disrupts the identity much more than it asserts or builds on them, but the fight against it only becomes more intense in Granser's images, from the close ups of old, lined, marked faces and the white background threatening, like a fog, to strip them of themselves and deliver them into oblivion.

This series, probably his most intimate, is quite unique among Peter Granser's work which most often tackles the question of identity from the angle of signs of cultural belonging or collective ways of life, in an extremely coherent photographic trail (which has already earned him a fair amount of the





extrême cohérence (et qui lui a valu, déjà, pas mal de prix parmi les plus prestigieux, entre autres le prix Leica Oscar Barnack en 2004 ou le prix Découvertes des Rencontres d’Arles 2002). Partagé entre le Vieux Continent et l’Amérique comme son travail l’est entre photographie plasticienne et reportage documentaire, Granser s’intéresse depuis longtemps à la manière dont la culture des Etats-Unis influence le monde sur un plan politique et idéologique, qui finit par déboucher sur des pratiques quotidiennes quasi inconscientes. Les décalages, les dérapages, les exagérations, les stéréotypes, les anachronismes, il les traque comme déjà il pistait les touristes d’après les traces qu’ils laissaient, en toute saison, dans le costume en folklore mou et en simili-mozart de son Autriche natale. Double identité, double appartenance, ironie à double sens ! En Allemagne (où il réside), on trouve son humour un peu british, et l’on est stupéfait à l’étranger par sa rigueur, son exactitude et son assise toutes germaniques. Il est frappé par le nationalisme US qui se niche dans le moindre gadget, mais il lui arrive d’être suspecté là-bas (sauf par ceux qu’il photographie et qui n’y voient jamais malice) d’exploiter le moindre cliché de façon opportuniste, expéditive voire, pour tout dire, un peu trop européenne…

Alors, Coney Island : excessivement photogénique ?… De tous les visiteurs du parc, peut-être les photographes sont-ils en tout cas les plus sûrs de trouver ce qu’ils cherchent, de prendre du plaisir (au moins celui du regard), d’y trouver leur compte. Outre Weegee, Arbus et à présent Granser, nombreux sont ceux qui y sont passés : un couple perdu dans la contemplation y a été saisi jadis par Walker Evans (dont Granser ne renierait probablement pas la fameuse notion de "style documentaire", et avec qui il partage ce que Goldberg appelle à juste titre une forme de *neutralité*, "une distance physique et émotionnelle moyenne" vis-à-vis de son sujet). Lisette Model (qui enseigne à Arbus une part de son goût pour le grotesque) a immortalisé le plaisir évident pris par une grosse dame en maillot de bain à rouler dans les vagues sa chair pour le moins débordante… Moins reconnaissable encore, Coney Island vu par Robert Frank : éloigné de tout et surtout des festivités, presque échoué là par hasard, un homme noir en bel habit s’est endormi sur la plage… Et puis Davidson, Gilden, Winogrand, Mary Ellen Mark – et en cherchant, on tomberait sûrement aussi sur l’ombre d’Erwit, pas loin… Même retourné comme un gant, Coney Island, s’il n’est plus tout à fait l’Eden électrique qu’il fut, resterait-il un lieu de pèlerinage, une sortie obligée, si plus pour les familles, du moins encore pour les photographes ?…

Quant à Sun City, il s’agit d’une autre forme d’expansion marginale du rêve américain, kyste kitsch développé en son sein, aberration rose vif et cossue protégée avec soin, bref un lieu extraterrestre comme seuls les Américains savent si bien en créer sur terre. Après avoir lu il y a quelques années, dans la presse allemande, un article sur cette "cité du soleil", première ville états-unienne construite exclusivement pour des retraités, Granser décidait de se rendre sur place, au fin fond du désert de l’Arizona (à peu près à la même époque, soit dit en passant, la jeune photographe flamande Charlotte Lybeer explorait une cité du même genre en Floride). Il y découvra, dit-il, un "mode de vie qui est comme un paroxysme de l’American Way of Life", quelque chose d’insupportable si l’on n’est pas né dedans", toute un communauté qui coule "une vie dramatiquement préservée du monde extérieur", à l’abri de murs et de grillages, protégée vingt-quatre

ouder andere de Leicaprijs Oscar Barnack in 2004 of de prijs Découvertes des Rencontres d’Arles 2002]. Verdeeld tussen het Oude Continent en Amerika, zoals zijn werk verdeeld is tussen plastische fotografie en documentaire reportage, interesseert Granser zich reeds lang voor de wijze waarop de cultuur van de Verenigde Staten de wereld beïnvloedt op politiek en ideologisch vlak, en die tenslotte uitmondt in quasi onbewuste dagelijkse gewoonten. De discrepanties, de uitschuivers, de overdrijvingen, de stereotypen, de anachronismen, hij volgt ze op de voet zoals hij de toeristen reeds volgde via de sporen die zij, in elk seizoen, achterlieten in het toeristisch pak, ongeïnspireerd en in het simili-mozart van zijn geboorteland Oostenrijk. Dubbele identiteit, tweevoudig horen bij, dubbelzinnige ironie ! In Duitsland [waar hij verblijft] vindt men zijn humor ietwat "British", en in het buitenland is men verbaasd over zijn stiptheid, zijn precisie, zijn degelijkheid, allemaal heel Germaans. Hij is getroffen door het VS-nationalisme dat zich nestelt in de kleinste gadget, maar het gebeurt dat hij er ginder van verdacht wordt [behalve door hen die hij fotografeert en die daar geen enkel kwaad in zien] het minste cliché uit te buiten op een opportunistische, ja zelfs doortastende manier, kortom, een beetje te Europees…

Coney Island dan: overdreven fotogeniek?... Van alle bezoekers van het park zijn de fotografen misschien degenen die in elk geval zeker zijn te vinden wat ze zoeken, er plezier aan te beleven [ten minste het plezier van het kijken], er aan hun trekken te komen. Buiten Weegee, Arbus en nu Granser, zijn er al heel wat gepasseerd: een koppel verloren in contemplatie is destijds vastgelegd door Walker Evans [van wie Granser het beroemde begrip "documentaire stijl" waarschijnlijk niet zou verloochenen, en met wie hij wat Goldberg terecht een vorm van *neutraliteit* noemt, deelt, "een gemiddelde fysieke en emotionele afstand" ten overstaan van zijn onderwerp]. Lisette Model [die Diane Arbus een deel van haar zin voor het groteske bijbracht] heeft het vanzelfsprekende plezier vereeuwigd van een mollige dame in badpak, plezier dat ze beleeft door haar op zijn minst overweldigende vles in de golven te rollen... Minder herkenbaar nog, Coney Island, gezien door Robert Frank: ver verwijderd van alles en zeker van de festiviteiten, bijna per toeval daar gestrand, een zwarte goed geklede man is op het strand in slaap gevallen... En vervolgens Davidson, Gilden, Winogrand, Mary Ellen Mark – en door te zoeken zouden we zeker ook op de schaduw van Erwit vallen, want die is niet veraf... Zelfs binnenstebuiten gekeerd lijk een handschoen, zou Coney Island, wanneer het niet meer helemaal het elektrische Eden is wat het ooit was, een pelgrimsoord blijven, een obligate uitstap, indien niet meer voor families, dan toch nog tenminste voor de fotografen?...

Wat Sun City betreft, gaat het over een andere vorm van marginale uitwas van de Amerikaanse droom, kitschgezweel in zijn eigen borst ontwikkeld, welgestelde, fel roze aberratie, met zorg beschermd, kortom een buitenaardse plaats zoals alleen de Amerikanen er zo goed op aarde kunnen creëren. Nadat hij enkele jaren geleden in de Duitse pers een artikel gelezen had over die "stad van de zon", eerste Amerikaanse stad uitsluitend gebouwd voor gepensioneerden, besloot Granser er naartoe te gaan, aan het uiteinde van de woestijn van Arizona [we willen er in het voorbijgaan aan toevoegen dat ongeveer in dezelfde periode de jonge Vlaamse fotografe Charlotte Lybeer een fotoreeks gemaakt heeft over een gelijkaardige stad in Florida]. Hij ontdekte er, zegt hij, een "levenswijze die lijkt een paroxisme is van de "American Way of Life", iets onverdraaglijks als men er niet in geboren is", heel een gemeenschap die een leven leidt "dramatisch afgeschermd van de buitenwereld", vierentwintig uur op vierentwintig beveiligd door muren, traliewerk en alarminstallaties en beschermd door een privépolitie, uiteraard. "De bewoners

most prestigious prizes, including the Leica Oscar Barnack prize in 2004 and the Arles Rencontres prize 2002). Divided as his photographic work is between the Old World and America, between plastic photography and documentary reporting, Granser has long been interested in the way American culture influences the world on a political and ideological level, which eventually opens into quasi-unconscious daily practices. Discrepancies, slip-ups, exaggerations, stereotypes, anachronisms, he hunts them down like he already tracked tourists according to the traces they leave behind, in any season, in the soft, traditional, imitation Mozart costume from his native Austria. He has a double identity, double belonging, and irony with double meaning! In Germany (where he lives), his humour is deemed a bit British, but people abroad are amazed by his rigour, exacting ways and his very Germanic core. He is struck by US nationalism which hides in the smallest gadget, but he has been treated with suspicion over there (except by the people he photographs who never find any malice) for taking advantage of the smallest cliché in an opportunistic way, even hastily, to sum up, a bit too much like a European.

So, Coney Island: is it excessively photogenic? Out of all the visitors to the park, perhaps photographers are in any event the most likely to find what they are looking for, to take pleasure (at least in a visual sense), and to find what they expect that they want. Other than Weegee, Arbus and currently Granser, many others have been through that way: a couple lost in thought were captured there long ago by Walker Evans (who Granser would probably not deny the famous notion of “documentary style”, and with whom he shares what Goldberg rightly calls a form of neutrality, “a middle distance, both physically and emotionally” with his subject). Lisette Model (who taught Arbus some of her taste for the grotesque) immortalised the obvious pleasure of a fat woman in a swimming costume rolling her flesh, plentiful in the least, in the waves... Even less recognisable was Coney Island as seen by Robert Frank: far from anything and especially the festivities, almost as if he was washed up there by chance, a well-dressed black man asleep on the beach... And then Davidson, Gilden, Winogrand, Mary Ellen Mark – and if we look, we will almost certainly also come across Erwit’s shadow, not far away... Even turned inside out like a glove, even if Coney Island is no longer the electrical Eden it was, will it remain a place of pilgrimage, an essential trip, if not for families, maybe at least for photographers?

As for Sun City, this is another form of marginal growth of the American dream, a kitsch cyst which developed in its breast, a bright pink, affluent and carefully protected aberration, basically an extraterrestrial place as only the Americans know to create on Earth. After reading an article in the German press several years ago on this place, the first American town built exclusively for retired people, Granser decided to pay it a visit, in the very heart of the Arizona desert (at about the same time, incidentally, as the young Flemish photographer Charlotte Lybeer explored a similar type of city in Florida). He discovered there, he tells us, a “way of life which is like the height of the «American Way of Life», which is intolerable if we are not born into it”, a whole community which lives “a life which is dramatically sheltered from the outside world”, sheltered by walls and gates, protected twenty-four hours a

heures sur vingt-quatre par des alarmes aux aguets et une police évidemment privée." Les habitants de Sun City se sont enfermés dans cette vie complètement artificielle, retraités riches et déjantés aux tristes villas clonées. Toute personne de moins de cinquante-cinq ans en est exclue le soir venu ; il n’y a pas d’enfants et donc pas d’écoles, pas d’agitation. Rien de ce qui fait la vie normale de nos cités !”, note Granser. De cet enfer sur terre où certains croient voir leur paradis (qui a dit que l’enfer c’est le paradis des autres ?), on trouve à présent plus de septante spécimens aux Etats-Unis – et, aux dernières nouvelles, toujours aucun en Europe. Piscine dans chaque jardin ou presque, salons de coiffure, concours de majorettes et stands de tir, des animaux en stuc pour toute compagnie ou pour seule audace esthétique, d’inévitables *hot dog parties* (encore eux !), bref un bonheur convenu et d’un goût douteux, drapé d’un patriotisme qui va se nicher jusque dans les bouquets de fleurs sur les tombes, aux formes du Star Spangled Banner... Comme toujours, Granser se montre moins cruel envers les gens que critique vis-à-vis d’un système et constate : "Ce microcosme est une représentation qui peut paraître caricaturale mais qui reste très fidèle aux aspirations de la classe moyenne blanche dans son ensemble, avec son désir d’échapper complètement au monde réel, de se concentrer sur elle-même..." Coney Island et Sun City finiraient bien par se confondre, revers d’une même médaille, envers d’un même décor, mirages colorés aplatis sur les vitres du réel. A la fois ambiguë, insaisissable et pourtant stable, implacable, méthodique, la photographie de Peter Granser conduit au malaise aussi sûrement qu’à la fascination. Mais ce n’est jamais dans le dos de celui dont il tire la photo, ni en aveuglant celui à qui il la montre. Tout est là, qui nous fait face. Pas de tour de passe-passe, pas de moquerie. Voici qui je suis, voilà où je vis. Au fait, de quoi y aurait-il lieu de rire au juste ?... Ce n’est certes pas Arbus qui nous aiderait à répondre à la question.

van Sun City hebben zich opgesloten in dat volledig artificiële leven, rijke en ontspoorde gepensioneerden met trieste gekloonde villa’s. Eens de avond aangebroken, is elke persoon van minder dan vijftien jaar er uitgesloten; er zijn geen kinderen en dus geen scholen, geen drukte. Niets van wat het normale leven in onze steden uitmaakt !”, noteert Granser. Van deze hel op aarde waarvan sommigen denken er hun paradijs te zien [wie zei weer dat de hel het paradijs van de anderen is?], vindt men op dit ogenblik meer dan zeventig specimens in de Verenigde Staten – en, tot nader orde, nog altijd geen enkele in Europa. Zwembad in elke tuin of toch bijna, kappersalons, wedstrijden voor majoretten en schietstanden, dieren in stucwerk als enig gezelschap of als enige esthetische stoutmoedigheid, onvermijdelijke hot dog parties [zij nog maar eens !], kortom, een stereotiep geluk en van een twijfelachtige smaak, gedrapeerd met een patriotisme dat zich gaat nestelen tot in de bloemstukken op de graven, met de vormen van de Star Spangled Banner... Zoals altijd toont Granser zich minder wreed voor de mensen dan wel kritisch tegenover een systeem, en hij stelt vast:"Die microcosmos is een beeld dat caraturaal kan lijken maar dat trouw blijft aan de verwachtingen van de blanke middenklasse in zijn geheel, met zijn verlangen volledig te ontsnappen aan de reële wereld, zich te concentreren op zichzelf..." Coney Island en Sun City zouden uiteindelijk goed kunnen éénworden, keerzijden van eenzelfde medaille, achterzijden van hetzelfde decor, gekleurde luchtspiegelingen afgeplat op de ruiten van de werkelijkheid. Tegelijkertijd ambigu, ongreepbaar en nochtans stabiel, meedogenloos, methodisch, leidt de fotografie van Peter Granser evenzeer naar een gevoel van onbehagen als naar fascinatie. Maar hij schiet nooit in de rug van degene van wie hij een foto "schiet", noch verblindt hij degene aan wij hij de foto toont. Alles wat zich aan ons opdringt, is er. Geen goocheltrucjes, geen spotternij. Dit ben ik, daar leef ik. In feite, welke reden hebben we om ermee te lachen?... Het is zeker niet Diane Arbus die ons zou helpen om die vraag te beantwoorden.

day by monitored alarms and a police force which is obviously private. “The inhabitants of Sun City are enclosed in this totally artificial life, rich, retired, crazy people in sad, cloned villas. Anyone under fifty-five years of age is excluded when the evening comes; there are no children and so no schools, no movement. Nothing which makes up normal life in our cities!”, notes Granser. There are currently more than seventy such places in the United States, this Hell on Earth where some think they are in Paradise (who said that Hell is another’s Paradise?) – and, at the last count, still none in Europe. There is a swimming pool in every garden or almost every garden, hair salons, majorette competitions and shooting stands, stucco animals for company or as the only aesthetically daring gesture, the inevitable hot dog parties (them again!), basically, conventional happiness and in doubtful taste, draped in a patriotism which even nestles in the bunches of flowers on the graves, in the shape of the Star Spangled Banner... As always, Granser is less cruel towards the people compared with the system he criticises and notices: “This microcosm is a representation which may appear caricatural but remains very faithful to white, middle class aspirations on the whole, with the desire to escape from the real world completely, and gather around their own kind...”
Coney Island and Sun City may well end up being mistaken for the other, as two sides of the same coin, a hidden side of the same scene, coloured mirages plastered over windows looking out onto reality. Due to its ambiguous, intangible yet stable, implacable, methodical nature, Peter Granser’s photography leads to malaise as certainly as to fascination. But this is never done by stabbing the person photographed in the back, nor by dazzling the person he shows it to. Everything which faces us is there. There are no magic tricks or mockery. This is who I am, this is where I live. In fact, what is there to laugh at at this point? It certainly won’t be Arbus who helps us answer this question.

■ **Emmanuel d’Autreppe**

Coney Island, Hatje Cantz, 2006.



Sun City, Benteli, 2003.

